HAL
open science

Recension de : Santas G., Understanding Plato's Republic, Malden, Wiley-Blackwell, 2010

Olivier Renaut

To cite this version:

Olivier Renaut. Recension de : Santas G., Understanding Plato's Republic, Malden, Wiley-Blackwell, 2010. Revue philosophique de Louvain, 2014, pp.128-130. hal-01551251

HAL Id: hal-01551251

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01551251v1

Submitted on 7 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gerasimos Santas, *Understanding Plato's Republic*. Un vol. de 238 p. Malden (MA), Wiley-Blackwell, 2010. ISBN : 9781405120104 (hbk), 9781405120180 (pbk).

L'ouvrage de G. Santas (l'A.) se présente comme une introduction à la lecture de la *République* de Platon ; pourtant, contrairement aux *« companions »* collectifs sur le chef-d'œuvre platonicien qui ont pour fonction de refléter le dernier état scientifique des problèmes soulevés par le texte et ses interprétations sur différents thèmes ou passages – et notre A. en a édité un –, cet ouvrage déploie sur l'ensemble de l'œuvre une méthode et des présupposés de lecture singuliers, témoignant d'une appropriation comparable à la célèbre *Introduction à la République* de J. Annas.

La lecture de la *République* présente un défi de compréhension, d'interprétation et de réception : de compréhension dans la mesure où, souligne l'A., la *République* est apparemment difficilement réductible à une thèse en particulier ; d'interprétation au sens où la plupart des thèses reposent sur des présupposés qu'il n'est pas aisé de révéler (ainsi du sens à donner à l'analogie de l'âme et de la cité ou à la psychologie tripartite) ; de réception enfin, puisque notre lecture de la *République* dépend d'un appareil conceptuel contemporain qu'il nous est parfois utile de convoquer pour mieux apprécier les arguments platoniciens (par exemple le « féminisme » platonicien du livre V). Une des spécificités incontestables de l'ouvrage est l'usage des questionnements et références contemporains pour nous guider dans la lecture de la *République* : la *Théorie de la justice* de J. Rawls, constitue un point de comparaison systématique pour l'interprétation de chaque thème étudié.

L'A. énonce en introduction ce qu'il considère comme la thèse centrale de la *République* : il vaut mieux être juste qu'injuste. Or cette thèse émerge à la faveur d'un dialogue entre trois conceptions de la justice politique (p. 5-8). Les chapitres 2 et 3 décrivent longuement les thèses rivales en termes contemporains : selon l'A., Thrasymaque, en employant une méthode « empirique » (p. 18 *sq.*), peut révéler le hiatus entre loi positive et justice (p. 23) et défendre une justice partiale dans l'intérêt du plus fort ; quant à Glaucon et Adimante, ils défendent une version « contractualiste » d'une justice plus égalitaire, fondée sur un accord rationnel et volontaire tacite (p. 37, p. 41), échouant pourtant à statuer sur la répartition des biens et des richesses (p. 41) et à justifier les motivations à la justice (p. 44-53). Le chapitre 4 décrit la théorie de la justice de Socrate, fondée sur une conception fonctionnaliste de la vertu et du bien, sur l'établissement d'une forme d'interaction entre l'âme et la cité, et sur le présupposé d'une répartition initiale inégale des dons et des talents. Le chapitre 4 s'achève sur une présentation des vertus « sociales » spécifiques (courage et sagesse) et holistiques (modération et justice) (p. 70 *sq.*), mises en œuvres par le principe fonctionnel de répartition et de spécification des tâches.

Or la question est précisément de savoir en quoi la justice sociale mérite véritablement son nom, et ne se réduit pas à une organisation simplement « efficace » (p. 78, puis p. 189-191). Le chapitre 5 examine alors l'équivalent psychique de la notion de justice, nécessaire à l'établissement d'un ordre rationnel et bon. Cet examen révèle l'insuffisance d'une interprétation strictement isomorphique de l'analogie de l'âme et de la cité (voir en particulier p. 90-103) : l'analogie est un instrument heuristique, permettant à Platon de faire apparaître la justice, concept apparemment strictement politique, dans l'âme de l'individu, et de dissocier l'avantage social de la justice et son intérêt moral. En témoigne, selon l'A., la relative indépendance entre l'âme tripartite (analysée p. 79-89) et la cité composée de trois classes fonctionnelles, ainsi que la spécificité psychique du problème du « plaisir » à être juste (p. 95-100 et p. 215-218). Le chapitre 9 clôt l'ouvrage sur l'intérêt philosophique de la thèse platonicienne de la justice individuelle et sociale, mais surtout sur son insuffisance : la définition de la justice proposée par Platon ne vaut pas complètement pour l'âme à laquelle est offert, *in fine*, un idéal de rationalité ou de santé mentale étant donnée sa structure

tripartite (p. 202 *sq.*) ; de même, pour la cité, la justice proposée par Platon ne saurait satisfaire notre exigence des principes fondamentaux comme la liberté de choix des vocations, l'unanimité du consentement, et l'égalité d'accès à la connaissance du bien.

Les chapitres 6 à 8 s'intègrent dans la démonstration d'ensemble de manière secondaire : ils constituent en effet des lieux de questionnement contemporains plus que des étapes nécessaires à l'établissement d'une théorie de la justice. Le chapitre 6 évoque, de manière résolument anachronique, le problème de l'égalité des hommes et des femmes dans l'accès au statut de gardien. On peut regretter que ce chapitre se contente de nous présenter ce problème à travers l'image du bandeau des allégories de la justice associée et celle du voile d'ignorance rawlsien, sans présenter les prérequis historiques, sociologiques, et même philosophiques (la question de la « nature » des femmes est ainsi évacuée) de la distinction sexuée et genrée dans l'Antiquité. Se demander si Platon est « féministe » ou non en fonction de nos propres attentes ne semble pas éclaircir la fonction de cette réforme dans la cité idéale. Il en va de même pour le traitement réservé à la critique platonicienne de la démocratie au chapitre 8 ; la question de savoir à quelles conditions la philosophie platonicienne pourrait s'approcher des principes de la social-démocratie rawlsienne ne permet pas de rendre justice à la richesse de la psycho-sociologie des livres VIII et IX. Enfin, on peut s'étonner de la manière dont au chapitre 7, les livres VI et VII sont considérés à travers le thème de l'épistémocratie élitiste platonicienne, l'idée de Bien étant rapportée à une « métaphysique » dont la difficulté d'accès scientifique masque son ancrage et sa vocation pratiques. Si le programme éducatif des philosophes est évoqué pour justifier une forme d'accès à une rationalité supérieure en vue du bien commun (p. 144 *sq.*), son assise sociale et politique à travers l'éducation préliminaire des livres II et III, ainsi que l'éducation par la loi, ne sont pas examinées comme un pendant possible pour les citoyens non-philosophes lorsqu'il s'agit de répondre à l'objection d'un élitisme *éthique* dans la cité idéale (p. 146 *sq.*). Ces trois chapitres sont révélateurs de la méthode de l'A. : en suscitant notre intérêt pour Platon à travers des questions contemporaines, nous trouvons certes dans la *République* maintes occasions d'éprouver nos capacités analytiques d'argumentation ; le risque est pourtant grand, lorsque l'anachronisme fonctionne comme un principe de lecture, d'empêcher un exercice d'interprétation interne (l'A. n'évoque ainsi presque jamais le *Politique* ou les *Lois*) qui ferait place à des interprétations de traditions et de langues différentes (on s'étonnera par exemple de la fausse évidence avec laquelle est avancée l'interprétation de la tripartition de l'âme qu'en donne C. Bobonich en termes d'agents et d'homoncules).

Cet ouvrage est certainement un instrument pédagogique intéressant, tant dans la thèse défendue par son auteur que par sa méthode ; elle présente cependant le danger de réduire la *République* à un contrepoint dialectique à nos propres certitudes contemporaines.

Olivier Renaut